Le folklore des petites chapelles.

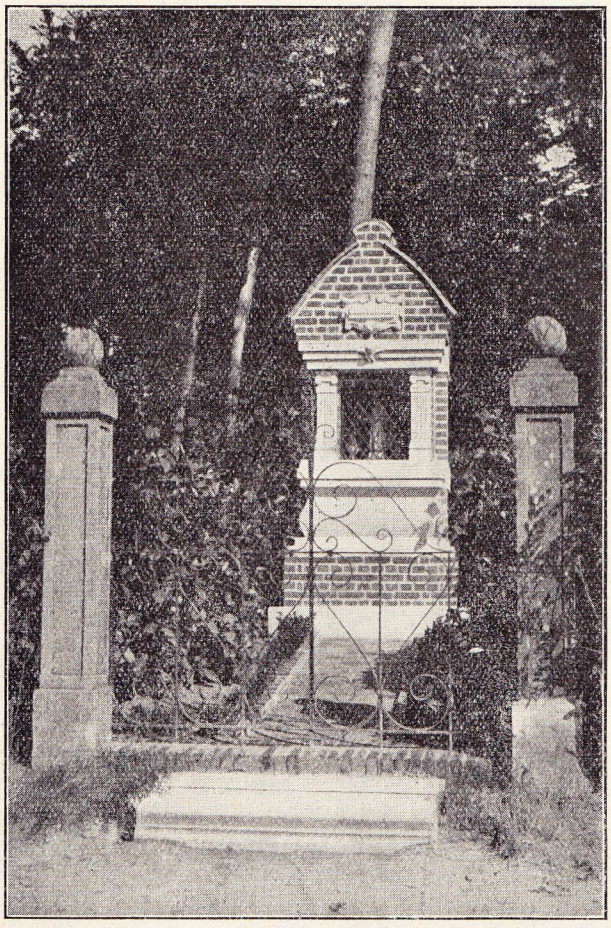
Au cours de vos randonnées à travers le pays, vous avez certes remarqué ces petites chapelles fixées aux arbres ou élevées sur les accotements des chemins. Ce sont parfois de simples niches en bois, pendues au tronc noueux d'un tilleul ou bien cachées sous le feuillage touffu d'un saule pleureur ou d'un chêne vermoulu.

Le long des routes et des sentiers, de petits sanctuaires de pierre surgissent où, derrière un grillage ou une vitre, on aperçoit la statuette polychromée du saint vénéré. Ailleurs, ils sont placés à l'entrée ou au pignon d'une ferme. On les rencontre partout, en Flandre et en Wallonie, et ils nous disent la vénération ancestrale envers la Vierge ou quelque bienheureux protecteur, saint Antoine, saint Benoît, saint Eloi.

Ces modestes chapelles témoignent, non seulement de la foi et de la piété d'un peuple, elles donnent aussi au paysage un je ne sais quoi de reposant, de naïf et de pittoresque.

La dévotion envers la Vierge est grande chez les Belges. On voit sa statue ornée dans mainte maison : chaque église lui dédie un autel ; plusieurs temples portent son nom et les prières à son adresse sont sur toutes les lèvres des croyants.

La campagne n'est pas seule à posséder ces témoins d'une foi naïve; nos cités anciennes en offrent également beaucoup d'exemples. Tantôt, ce sont de véritables œuvres d'art; à Anvers, à



Chapelle à Deurle.

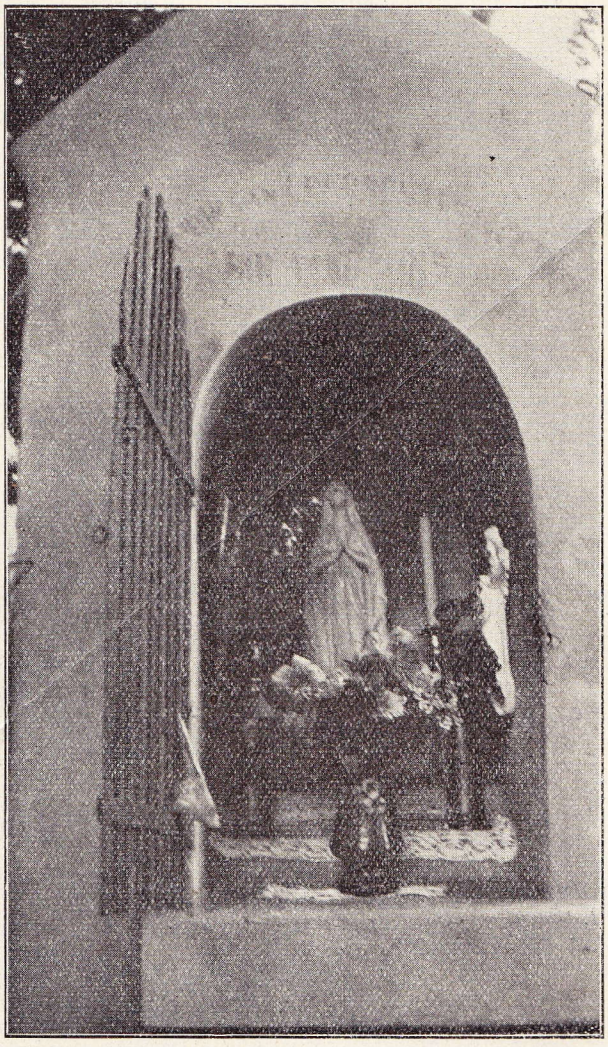
Bruxelles et à Bruges, notamment, où on les voit aux coins des rues ou même fixées sur la pompe banale; parfois, ce sont de simples niches de bois, des « potales », comme à Gand et à Liége, dans lesquelles les statues sont revêtues de beaux habits, à la mode d'Espagne.

On peut rechercher l'origine de ces chapelles dans les premiers siècles de l'apostolat chrétien, alors que les prédicateurs de l'Evangile combattaient le paganisme. Ils remplacèrent, par une statue de la Vierge ou un crucifix, les images des divinités païennes, pendues aux arbres ou posées près des sources, afin que les nouveaux convertis pussent s'adresser, en tous lieux, au protecteur divin. Certains y trouvent une survivance du culte de la déesse Freya, qui, dans la légende, fut remplacée par la Vierge.

Au moyen âge, les fidèles accrochèrent même ces niches à l'entrée des bois et des forêts, dans l'intention de protéger le voyageur contre une agression toujours à craindre.

Aux carrefours, les chapelles avaient pour but d'exorciser ces lieux de rendez-vous des sorcières qui, disait-on, s'y rassemblaient en sabbat. Ces petits sanctuaires furent à l'origine de maint pèlerinage, tels ceux de N.-D. de Montaigu, de N.-D. du Bois Raspaille, près de Grammont, de N.-D. de Stoepe, près d'Ertvelde, et de combien d'autres!

Cependant, la plupart des chapelles existantes datent du XVIII^{e} siècle. Elles furent élevées, tantôt en raison d'une dévotion particulière ou en hommage de reconnaissance pour une faveur reçue; tantôt, parce qu'une commune ou un hameau avait échappé à une épidémie; ou bien encore, parce qu'un dévôt avait évité, en cet endroit, quelque accident.



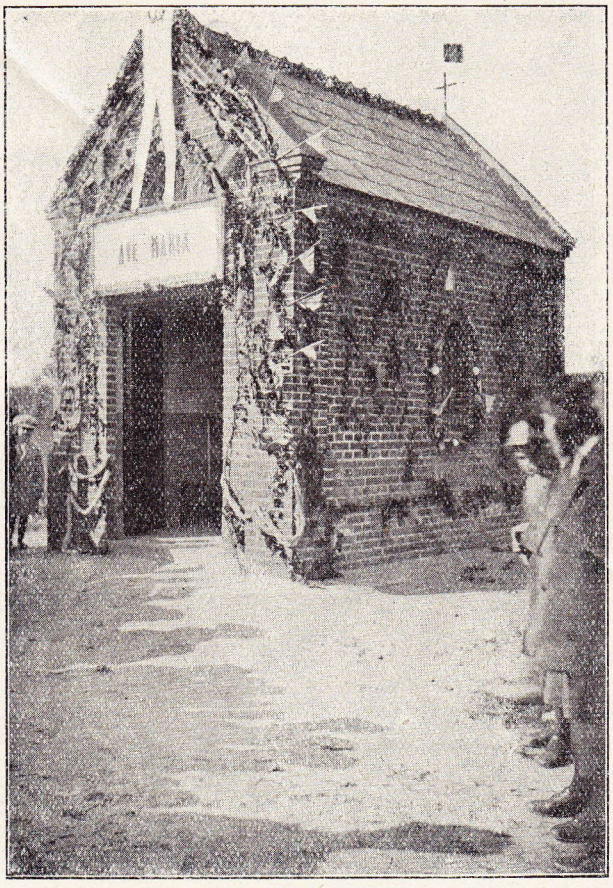
Chapelle à Renaix.

Dans les champs, ces petits édifices pieux, de simples piliers de bois avec niche, sont dressés dans le but d'appeler l'intervention divine sur les récoltes, car la pluie abondante ou la sécheresse persistante, l'orage, la grêle ou les rongeurs sont autant de calamités pour le cultivateur.

Maçonnés à l'entrée de la ferme ou placés dans la façade de la maison et de l'étable, les chapelles témoignent de la confiance des humbles dans la protection céleste, contre les maladies des hommes et des bêtes ou les risques d'incendie.

Les croix de bois ou de fer, nombreuses en notre pays, mentionnent, d'ordinaire, un nom et une date: en cet endroit, un accident mortel se produisit, et l'on demande une prière, au passant, pour le repos de l'âme de la victime.

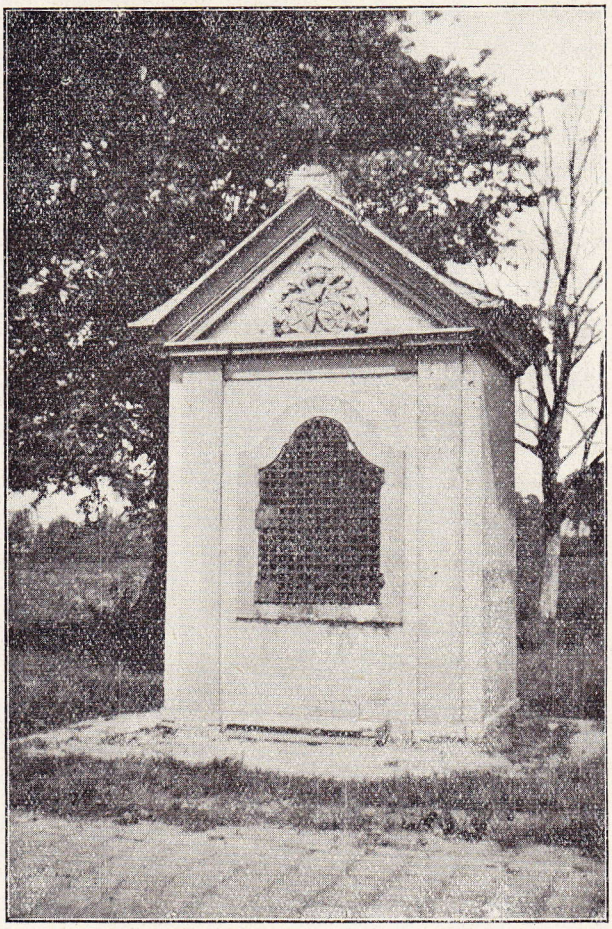
Tous ces calvaires et ces chapelles se sont transformés insensiblement en lieux de dévotion: lorsque le paysan se rend au travail, il salue la Vierge au passage; les femmes et les écoliers s'arrêtent et prient plus ou moins longuement. Le soir venu, quand les enfants vont rejoindre leurs parents aux champs, ils cueillent des fleurs agrestes pour en orner les treillis sacrés et, le samedi, on voit, de-ci de-là, briller la flamme d'une chandelle devant la statue vénérée. Il n'est pas rare de voir, à la tombée de la nuit, un groupe de villageois se



Bénédiction d'une chapelle à Ruysselede.

rendre à l'une de ces chapelles pour y réciter le chapelet, afin d'obtenir la guérison d'un voisin malade: charité fraternelle dans toute sa simplicité.

A la campagne, quand on porte un défunt à l'église, il est encore d'usage de s'arrêter à chaque chapelle du parcours et de prier pour le repos de l'âme du trépassé. Dans maint village, on emploie encore la paille pour le lit d'apparat; on en déposera quelques brins devant l'humble autel, afin que le passant se souvienne du défunt.



La chapelle Moretus à Bouchout.

Mais c'est surtout au mois de mai — le mois de Marie — que les chapelles sont en fête: fleurs et branchages ornent les modestes édifices et, le soir, quand la brume envahit la terre, les fervents de la Sainte-Vierge viennent, de tous côtés, au rendez-vous; on y récite le chapelet, on y chante des cantiques.

C'est à la chapelle principale du hameau qu'on plante l'« arbre de mai ». Il est vrai que le « mai » est une survivance païenne du culte des arbres; mais, chez nous, la fête populaire, au cours de laquelle on chante et l'on danse, est toujours précédée de prières, car on se souvient que le mois est dédié à Marie. A peine l'arbre est-il planté, que le plus âgé des assistants, le doyen, fait signe à l'assemblée de s'agenouiller; on récite un dizain du chapelet, les enfants entonnent un cantique, puis la fête ancestrale du « mai » commence.

Aux Rogations, alors que l'Eglise renouvelle ses

prières en faveur des fruits de la terre, c'est encore aux chapelles que les pèlerins s'arrêtent pour prier; et, à l'occasion de la procession solennelle du Saint-Sacrement, la bénédiction se donne à la chapelle principale, remise à neuf, ornée et fleurie; fleurs et verdure sont recueillis par les assistants, qui les mêleront aux semailles.

Que dire de la mi-août, la fête de l'Assomption? Alors, tous les édifices pieux ainsi que les autels sont ornés de guirlandes de fleurs et de drapelets, tant à la campagne qu'à la ville. A Gand et à Liége, notamment, on voit les « potales » ornées, des autels sont élevés dans les ruelles des quartiers populaires et, le soir, des dizaines de bougies et de chandelles brûlent devant les statuettes, « palladiums » de la cité. Les voisins se donnent rendez-vous pour y venir prier; les enfants du patronage et les jeunes filles de la congrégation exécutent des chants en l'honneur de leur protectrice céleste.

En général, les petits sanctuaires de nos contrées sont bien entretenus; il en est cependant qui menacent ruine. On ne peut s'en désintéresser du point de vue folklorique et pittoresque.

Louons toutefois les «Amis de la Sainte-Vierge» qui entreprennent la restauration de ces édifices pieux et formons le vœu que les lecteurs du T.C.B. s'y intéressent également.

Abbé Celis, G.,
Vice-Président de la Commission du Musée de Folklore, à Gand.

TOURING CLUB
de Belgique
Revue et Bulletin officiel no 11.
1er juin 1933.

Ruines de l'Abbaye de Villers.

(Archives photographiques du T. C. B.).